La dernier chant du figuier

Plus rien ne peut l'arrêter maintenant, pas même l'enfant apeuré sous les chèches à l'arrière de son 4x4.
La nuit est particulièrement noire se dit Gilles, tant mieux, voilà qui devrait lui permettre de passer plus discrètement la frontière.
Combien de fois s'était-il demandé s'il aurait le courage de le faire, si sa propre peur ne le paralyserait pas au dernier moment ?
Mais il peut à présent sentir le souffle de l'enfant, percevoir ses tremblements même et ça le met de bonne humeur.
Tout sera bientôt terminé.
Des semaines qu'il se prépare, le cœur battant à l'idée de recommencer, de sentir à nouveau l'excitation des premières fois.
Tant d'années se sont écoulées sans qu'il ne sorte de l'ombre, sans qu'il ne retourne sur les lieux pour frapper à nouveau.
Il retrouve spontanément les gestes, les bons réflexes et l'ivresse des débuts. Il se sent vivant, gonflé à bloc par l'adrénaline du passage à l'acte imminent.
Il a attendu des heures, observé à bonne distance sans se faire remarquer, minuté les déplacements, noté toutes les informations utiles. Pris de nombreux clichés aussi qu'il a étalés méthodiquement sur le mur de sa chambre.
Se répéter la scène, mémoriser les lieux, se montrer précis.
Il le sait, il n'aura pas de deuxième chance.
Il ne doit laisser aucun indice qui leur permettrait de remonter jusqu'à lui et surtout fuir rapidement dès qu'il aura atteint son but.
L'enfant est souvent très entouré mais il n'en veut pas d'autre. Le danger l'excite, décuple sa détermination.
Plus rien ne peut le détourner de son but à présent, pas même le visage de sa femme qui s'impose à lui fugacement par moments. Sa femme, voilà bien longtemps qu'elle est partie, pas question de renoncer.
Ici et maintenant, il reconnait et accepte cette version de lui-même.
Peu importe le prix à payer.
Tout s'est déroulé comme prévu, il a déclenché l'alarme à distance, le personnel de l'établissement et les clients se sont affolés dans un mouvement de panique générale.
Profitant de cette agitation, il a attiré l'enfant vers la sortie arrière.
Cet innocent ne s'est pas méfié. Mais comment aurait-il pu soupçonner le piège dans lequel il vient de tomber en suivant docilement celui qu'il pense être un gentil policier.
Gilles n'a rien laissé au hasard et préparé son plan minutieusement.
Répétant inlassablement chaque étape en imaginant déjà son plaisir quand il serait enfin seul avec l'enfant.
Maintenant, il approche de Salloum et du passage vers la Libye.
Prudence, les policiers du Markaz ont sans doute déjà lancé l'alerte. Il doit la jouer fine et éviter la méfiance des gardes-frontières s'il veut conserver son colis. Monnayer son passage discrètement comme il le faisait avant, quand il convoyait ses premières prises.

La terre poussiéreuse balayée par le vent lui donne envie de fermer les yeux et de se laisser bercer par les sirènes du désert.
Plus question de reculer pourtant, il a accepté sa nature depuis bien longtemps et cette opportunité de plonger à nouveau lui donne le vertige.
Le véhicule tressaute sur la piste caillouteuse et l'ombre des bâtiments de béton brut se dessine au loin.
L'enfant renifle un peu, il doit mourir de chaud sous ces vieux tissus de coton disposés à la hâte quand il l'a jeté brutalement à l'arrière du véhicule. A moins qu'il ne pleure.
Ne pas se laisser attendrir, se montrer ferme, lui faire comprendre qu'il doit la fermer.
C'est la clé du succès. Le moindre gémissement serait fatal pour Gilles, supplément tortures assuré.
Il insère prudemment son 4x4 dans la file, entre deux gros camions égyptiens.
Rester calme, ne montrer aucune agitation suspecte.
Les moteurs diesel crachent une fumée âcre qui lui pique les yeux et le prend à la gorge.
Il soulève un coin des chèches à l'arrière, glisse une bouteille d'eau fraiche et pose un index ferme sur ses propres lèvres tout en fixant durement les yeux ronds de l'enfant : « Wala nefes, pas un souffle ».
L'enfant semble comprendre mais pour s'en assurer, il rajoute sur ton menaçant : «Khaleek labed, cache-toi bien ».
Pour couvrir tout bruit dans l'habitable, Gilles allume la radio qui grésille un peu.
Un tube de l'été s'en échappe, une pâle imitation des années 90, tout ce qu'il déteste.
Mais avec le vacarme des camions, ça devrait faire l'affaire.
Les véhicules avancent désormais à bonne allure, ce sera bientôt son tour.
La pression monte d'un cran et il sent perler sur son front quelques gouttes de sueur.
Il peut déjà apercevoir la lueur rougeoyante des cigarettes que les douaniers fument en silence, assis sur des bancs en fer, une tasse de thé fumant à la main dans le vent glacial.
Le projecteur jaune du checkpoint répand une lumière blafarde sur le périmètre et donne aux lieux un air sinistre.
Des bâtiments austères, d'un autre temps, brûlés par le soleil de la journée et rongés par l'humidité saline qui se mêle chaque nuit au vent du désert.
Les murs sont sales, recouverts d'une peinture jaunâtre en lambeaux qui pendent comme de la vieille peau. Pas comme celle de l'enfant à l'arrière.
Gilles s'insère calmement dans le couloir de contrôle. Tout se joue maintenant dans la brutalité de ce no man's land entre l'Égypte et la Libye.
Il baisse sa vitre. L'air vif de la nuit s'engouffre et le visage fatigué d'un douanier apparaît. Il braque sa lampe torche sur le conducteur.
Gilles lui tend son passeport et formule une politesse sur un ton pressé.
Glissée à l'intérieur, une liasse de plusieurs centaines de dollars devrait lui éviter l'inspection du véhicule.
Le scénario est bien rôdé, comme une danse une peu lasse entre deux vieux amants.
L'officier prend le document et sent les billets. Il ne dit mot et les fait prestement disparaitre dans la poche de son uniforme. Personne n'a rien vu.
Gilles sait qu'il vient de marquer un point.
L'homme n'a pas hésité. Plusieurs mois de salaire, comment refuser une telle aubaine.

Loin du Caire, les scrupules s'envolent plus vite encore que les espoirs d'une administration honnête.
Il ordonne au garde-barrière de le laisser passer. Gilles accélère calmement pour ne pas se trahir et le 4x4 franchit enfin la ligne de barbelés.
Pour autant, il ne crie pas victoire, la traque égyptienne est maintenant derrière, bloquée à la frontière mais le danger change de visage.
S'il continue sa route, dans quelques centaines de mètres, les phares de sa voiture buteront sur le long mur de séparation en béton gris érigé par les autorités libyennes.
L'entrée d'Emsaed, le redoutable passage libyen se profile à l'horizon et il ne le franchira pas sans documents nationaux.
Il bifurque brusquement sur la gauche. Un coup sec de volant et il quitte le plateau calcaire pour s'engager à toute vitesse dans le désert rocailleux.
La voiture butte sur la roche dure mais pas question de trainer, ni de se faire remarquer. Il coupe les phares et éteint la radio.
A chaque secousse, il perçoit le poids du petit corps qui se déplace et heurte parfois la portière arrière dans un bruit sourd.
L'enfant gémit doucement mais Gilles n'a pas de temps à perdre.
Soudain, il aperçoit le signal, une brève lueur rouge orangé qui clignote deux fois puis s'éteint. Il ralentit et coupe le contact lorsqu'il devine son guide, immobile dans la pénombre.
Drapé dans un grand manteau de laine traditionnel, son visage est entièrement masqué par un chèche. Il fixe Gilles de son regard perçant.
Les deux hommes se font face à présent mais il ne lui pose pas de questions.
Pour lui, ce n'est qu'un étranger de plus et il ne se mêle pas des affaires des autres.
Il sait qu'il sera payé en dollars, la moitié maintenant et l'autre moitié à Tobrouk pour faire passer « un homme et son fils ». Pas besoin d'en savoir plus.
Il faut faire vite. Changer de véhicule et se fondre dans le décor.
Gilles extirpe l'enfant de l'arrière, il peut lire la terreur sur son visage.
Il le pousse sans ménagement dans la Hyundai et lui ordonne de s'allonger sur le plancher. Il jette sur lui une couverture en laine rêche que le bédouin a préparée.
Derrière les vitres opaques de la berline, l'enfant disparaît du monde.
Il s'habille à l'identique du passeur, enfilant à la hâte une tenue locale et couvre son visage d'un chèche beige, ne laissant apparaitre qu'une mince fente découvrant son regard déterminé.
Il lui tend les billets. Le bédouin empoche l'argent sans ciller.
Ce n'est pas cher payé la vie d'un enfant se dit Gilles en souriant cyniquement sous le tissu de coton. Il s'installe sur le siège passager, la main droite sous la tunique, posée sur la crosse de son arme, prêt à dégainer s'il le faut.
Le bédouin démarre aussitôt et engage la berline sur la piste de contournement.
Derrière eux, le 4x4 reste abandonné mais pas pour bien longtemps, il sera rapidement désossé par l'un ou l'autre clan, effaçant définitivement toutes traces de sa fuite.
Le soleil se lèvera bientôt, écrasant. Mais pour l'heure, la poussière s'infiltre dans les yeux et la gorge, suffocante. L'enfant a sûrement soif, Gilles lui donne un peu d'eau tiède au goût de plastique provenant d'un bidon qui traine à ses pieds. Il croise son

regard paniqué et lit son incompréhension. Pourquoi lui ? Mais Gilles rabat violemment la couverture sur sa tête.
Ils viennent de parcourir 150 kilomètres de pistes défoncées à un rythme effréné dans un silence de plomb, l'enfant semble s'être endormi, sans doute épuisé.
Le désert de cailloux s'arrête brusquement, la périphérie de Tobrouk approche.
C'est là que leurs routes se sépareront.
Le passeur immobilise la voiture et éteint le moteur dans un cliquetis de métal chaud.
Le silence s'installe dans l'habitacle, il se tourne vers Gilles, il attend son argent.
Les billets en poche, il descend sans un regard pour l'enfant et s'éloigne rapidement à pied. Des complices l'attendent probablement un peu plus loin sur la piste. Il sait désormais que l'enfant n'est pas le fils du français mais la loi du désert impose le silence.
Gilles se glisse derrière le volant de la Hyundai, désormais seul maître à bord. Il démarre le moteur fatigué de la berline, enclenche la première et s'avance vers le périph. En chemin, il aperçoit à l'écart de la route une cahute au toit de tôle ondulée, une échoppe de fortune. Il immobilise le véhicule. L'enfant semble éveillé et renifle à intervalles réguliers. Gilles soulève un coin de la couverture, l'enfant surpris dans ses pleurs le regarde pétrifié. Le visage de Gilles dissimulé sous les plis de son chèche reste indéchiffrable. Seuls ses yeux froids le fixent avec indifférence.
D'un geste sec, il lui tend un sac de dattes, des bananes à moitié mûres et une bouteille de thé noir glacé qu'il vient d'acheter.
Tu manges. Tu bois. Et tu ne bouges pas d'un millimètre, murmure-t-il d'une voix sourde. Si j'entends un seul bruit pendant qu'on roule, tu ne reverras jamais ton père. C'est compris ? L'enfant hoche la tête, terrorisé et Gilles rabat une nouvelle fois la couverture sur sa tête, masquant au monde extérieur la présence du petit.
Il reprend sa route comme si de rien n'était, peu enclin aux scrupules. Il ne fera pas machine arrière. Imaginer le plaisir à l'arrivée efface définitivement la plus petite des hésitations.
Il s'insère à présent dans le flux chaotique des taxis collectifs et des vieux camions de livraison, ajuste son chèche et prépare ses faux papiers libyens remis par le bédouin.
Il n'est plus le fugitif traversant le désert, il est désormais un local anonyme qui rentre chez lui au milieu des embouteillages de Tobrouk.
Il devient invisible.
Un sentiment de puissance l'envahit, plus rien ne peut l'arrêter, pas même la peur de l'enfant qui envahit désormais l'habitacle.

L'alerte est lancée immédiatement.
Un enfant vient d'être enlevé dans un restaurant de la ville.
Il faut faire vite. Youssef El-Masri le sait, les premières 24h sont déterminantes pour la vie du petit.
Il en a vu passer des criminels dans sa carrière de commissaire, des petites frappes, des retors, des menteurs. Mais rien de semblable.
Pourquoi faut-il qu'à deux mois de la retraite, ça lui tombe dessus.
Bien sûr, il n'est pas naïf, il sait que le crime s'immisce partout et n'épargne aucune classe sociale.
Mais ici, à Sidi Barrani, ce n'est pas pareil, c'est un endroit tranquille au bord de la méditerranée. Tout le monde se connait et il n'y a pas de pédophile.
L'enquête s'annonce difficile, Pas de témoin direct, pas d'empreinte, pas d'indice.
L'enfant s'est volatilisé.
Dans mon bureau, lance-t-il à la volée, tout le monde sur le pont, on a un gros problème les gars !
Et encore, il ne leur a pas tout dit …
D'un moment à l'autre, de puissantes berlines aux vitres blindées vont s'arrêter à la hâte devant le commissariat.
Raison de plus pour ne pas perdre de temps, il doit réunir son équipe et donner des instructions précises. Rien ne doit être laissé au hasard, il faut fouiller, interroger inlassablement les clients, le personnel, le voisinage et recueillir le moindre détail anodin.
Soudain, des éclats de voix parviennent jusqu'à lui, le père vient d'arriver dans le commissariat.
La porte de son bureau s'ouvre violemment, un homme imposant entre en balayant la pièce et ses occupants d'un regard dédaigneux.
Youssef lit la stupéfaction sur le visage de ses agents.
Celui qui se trouve maintenant face à eux, ivre de colère est une star des médias, un avocat du Caire spécialisé dans la défense du grand banditisme qui fait le buzz régulièrement sur les réseaux et passe à la télé chaque semaine.
Il va falloir la jouer serrée se dit Youssef. L'homme est influent et il n'hésitera pas à causer sa perte s'il ne parvient pas à lui rendre son fils.
Un frisson parcourt son échine. Si près de la retraite, ce n'est vraiment pas de chance.
L'homme n'a pas encore ouvert la bouche qu'il le déteste déjà. Avec ses grands airs, son costume italien taillé sur mesure, son parfum entêtant hors de prix, sa montre de luxe, tout respire chez cet homme l'aisance de sa classe sociale et sa vanité.
Dans ses interventions télévisées hebdomadaires, il est suffisant et arrogant, coupe sans cesse la parole au journaliste et invective les autres invités avec vulgarité.
Certains le trouvent drôle mais pour Youssef, il est une caricature du Cairiote parvenu et la honte de l'Egypte moderne.
L'avocat ronge son frein, la menace dans ses yeux à peine voilée.
Mais Youssef est bien décidé à ne pas se laisser impressionner. Ici c'est son territoire, son commissariat et c'est lui qui dirige.
Il est en fin de carrière et personne ne va lui dire comment mener une enquête.

La vie d'un enfant est en jeu, pas question de laisser son père aggraver la situation.
Il ordonne à ses agents de s'y mettre aussitôt, chacun sait ce qu'il doit faire et revenir au rapport dans une heure maximum.
Quand la porte de son bureau se referme, il demande fermement à l'avocat de s'asseoir et commence à le questionner.
L'homme semble quelque peu désarçonné, il n'a sans doute pas l'habitude de recevoir des ordres mais il s'exécute néanmoins et Youssef voit passer fugacement l'inquiétude sur son visage.
Il se reprend alors d'une voix qui se veut plus douce et lui demande d'abord de lui expliquer comment les choses se sont passées.
Le père décrit la scène d'une voix basse.
Il se trouve dans un restaurant sur le bord de la route avec un nouveau client important. Installés dans la salle avant aux grandes baies vitrées poussiéreuses qui donnent sur le parking où se trouve stationnée sa Mercedes, ils échangent sur le dossier.
Le petit est assis à la table voisine, il dessine sagement. Son père lui a promis une glace s'il reste tranquille. Il n'aurait jamais dû l'accompagner mais au dernier moment, impossible de mettre la main sur sa gouvernante. Il ne décolère pas, elle sera congédiée dès son retour.
Impossible de faire attendre l'homme d'affaires important à Sidi Barrani, le père doit se résoudre à emmener le petit.
Sa maman ne pouvait pas le garder, interroge Youssef ? Elle travaille ?
J'ai perdu mon épouse il y a 5 ans lui rétorque le père d'un ton cassant.
Youssef s'excuse maladroitement. L'homme le toise et lui répond qu'il ne pouvait pas deviner.
Cette échange rapide le met mal à l'aise. Quelque chose le dérange, il ne sait pas encore dire pourquoi, un changement imperceptible de ton peut être ou une légère crispation des mâchoires chez son interlocuteur. Mais son instinct d'enquêteur s'est mis en alerte et il ne l'a jamais trahi.
Reprenons, dit-il d'un air détaché.
L'alarme stridente se déclenche. L'avocat braque son regard sur le parking et pense immédiatement à une attaque ou à un règlement de comptes. Les affaires de ses clients sont loin d'être légales il le sait et celui-là, il ne le connait pas encore suffisamment pour être en totale confiance.
La recommandation vient pourtant d'un ancien client.
Habituellement, il ne rencontre personne en dehors du Caire, trop risqué et jamais sans vérifier au préalable ses sources. Mais le versement d'une coquette somme sur son compte à Zurich l'a rapidement convaincu et détourné de ses précautions ordinaires.
L'enfant s'agite sur sa chaise, il réclame sa glace. Le client lui jette un regard agacé et demande sèchement à l'avocat s'ils sont ici pour jouer à la nounou. Piqué au vif, le père demande au petit de s'éloigner vers la cuisine sur un ton qui ne souffre aucune contradiction. L'enfant sait qu'il vaut mieux lui obéir. Il a déjà vu son père entrer dans des colères noires pour moins que ça. Un jour, il l'a même vu gifler son chauffeur parce que celui-ci ne lui avait pas ouvert la portière assez vite.
En silence, il rejoint l'arrière du restaurant quand le bruit assourdissant le rattrape.

Dans la salle avant, c'est instantanément la panique. Les gardes du corps du client sortent leurs armes, renversent les chaises et le poussent vers la sortie en le protégeant. L'avocat est tétanisé, il ne parvient plus à réfléchir, happé par la violence de l'intervention, si loin de l'ambiance feutrée des salons lounge des grands hôtels du Caire.
Il se lève, hagard, cherchant à comprendre ce qui se passe.
Pendant ces quelques secondes de chaos absolu, tous les regards sont braqués vers la route à l'avant et le père ne peut dire où se trouve son fils à cet instant.
L'alarme s'arrête enfin et le calme revient dans le restaurant.
Ses yeux balayent la pièce à plusieurs reprises, un frisson glacé le traverse, son enfant a disparu.
A l'arrière, le petit a vu apparaitre un policier dans l'encadrement de la porte. Il ne s'est pas méfié et l'a suivi sans hésiter. Il est trop tard, le piège s'est déjà refermé, personne dans la ruelle de terre battue derrière le bâtiment ne le voit se débattre quand il le jette sans ménagement à l'arrière d'un 4x4.
Le commissaire demande au père si quelque chose d'autre lui vient à l'esprit.
Le moindre petit détail insignifiant dans les moments qui ont précédé l'enlèvement dans le restaurant ou même dans votre routine au Caire peut prendre une toute autre dimension dans l'enquête. Réfléchissez, c'est important.
S'est-il senti suivi ou épié ces derniers jours ? A-t-il des raisons de penser qu'une personne lui en veut ? Un ancien client mécontent, un adversaire condamné ? Des noms ? L'homme réfléchit, il évoque le secret professionnel.
Youssef réplique qu'il comprend ses réticences mais que la vie de son enfant est sûrement en danger.
Il le scrute d'un regard acéré, celui de l'enquêteur qui sent qu'il tient une piste et pose la question qui lui brûle les lèvres. Il soupçonne une histoire de femme …
Avez-vous une maitresse qui pourrait avoir des raisons personnelles de vous en vouloir et de commanditer un enlèvement ?
L'homme semble ne pas comprendre. Il fronce les sourcils, répond que c'est absurde.
Vous feriez mieux de chercher au bon endroit. Sinon, je serai obligé d'appeler le Directeur de la sécurité, répond-il sur un ton cinglant.
Pas de menace Monsieur répond le commissaire sans sourciller, jusqu'à preuve du contraire, nous avons un objectif commun : retrouver votre enfant vivant.
L'homme se referme aussitôt, non sans rajouter un peu trop précipitamment qu'il n'a aucune relation amoureuse actuellement.
Youssef n'a plus le moindre doute, il sait qu'il tient désormais le fil pour dérouler la pelote.
Une bonne heure s'est écoulée, ses agents rentrent les uns après les autres.
Les résultats sont minces, le personnel s'est caché sous le comptoir, les gardes du corps ont protégé leur patron et l'ont rapidement exfiltré, les voisins n'ont rien vu, rien entendu à part l'alarme stridente et manque de chance, la ruelle arrière ne dispose d'aucune surveillance par caméra.

Un seul indice matériel, un petit boîtier électronique retrouvé sous la voiture du client. Les gardes du corps sont formels, il ne se trouvait pas là avant et ils n'ont pas la moindre idée de ce qui a pu se passer.
Youssef se saisit de l'appareil dans son scellé, lève le bras et lance à la volée.
Quelqu'un sait de quoi il s'agit ?
Une voix timide s'élève dans le commissariat, un aspirant que personne ne remarque habituellement et qui effectue son affectation de terrain obligatoire à Sidi Barrani.
Il passe ses journées le nez collé à l'écran de son ordinateur et ne parle à personne.
Un vrai geek. Il toussote un peu, tous les regards sont braqués sur lui, il sent ses joues devenir rouge pivoine mais pour une fois qu'il peut clouer le bec à ces flics à l'ancienne, il ne boude pas son plaisir.
C'est sans doute un engin pirate dit-il, capable de déclencher à distance un système de sécurité.
Le commissaire se rapproche de lui intrigué et lui tend le scellé.
Tu peux m'en dire plus ?
Bien sûr répond l'aspirant un sourire aux lèvres en se saisissant de l'objet.
Il le fait tourner entre ses mains et laisse échapper un sifflement.
Aash ! lâche-t-il entre ses dents. C'est du sacré bon boulot.
Regardez, c'est moulé d'un seul bloc, il n'y a aucun logo, aucun code-barres, pas même un numéro de série. Rien. On a effacé toutes les gravures d'usine.
C'est fait pour être abandonné sans qu'on puisse savoir d'où ça vient.
En apparence, un gadget, un simple déclencheur à distance, tout ce qu'il y a de plus basique mais en réalité du matériel de haute technologie sans doute acheté sur le dark web. Le signal puissant a une portée de deux à trois kilomètres.
Pas de doute, c'est du matériel de pro, étranger, sans doute de fabrication israélienne, habituellement utilisé pour des opérations discrètes.
Le commissaire fronce les sourcils, perplexe.
Si le boitier a déclenché l'alarme du restaurant à distance créant la panique et que seul l'enfant a disparu, le client n'était pas visé. C'était donc bien le père, la cible principale.
A moins que ce ne soit l'enfant lui-même ? Une proie facile pour un détraqué sexuel.
Se serait-il trompé sur toute la ligne ?
A ces mots, le père blêmit dans un coin du bureau. Personne ne le remarque mais lui vient de comprendre ce que le commissaire El-Masri découvrira dans quelques heures, en suivant la trace de Gilles jusqu'au poste frontière de Salloum.
Il sait que l'information va fuiter rapidement et que le scandale l'éclaboussera aux yeux de toute l'Égypte. Sa vie est finie, il ne reverra jamais son fils.
Il a perdu la partie.

L'enfant traine à l'arrière du restaurant quand l'alarme se déclenche.
Il est effrayé et veut rejoindre son père mais le souvenir de son regard glacial tout à l'heure l'en dissuade.
Ce n'est sans doute pas si grave et il est grand maintenant.
8 ans, il peut bien se débrouiller tout seul pour trouver la sortie.
Son père n'en sera que plus fier. Il semble si difficile de satisfaire ce père toujours pressé et souvent en colère.
Pourtant, les gens l'adorent. Quand ils sortent ensemble dans les rues du Caire, les passants l'arrêtent, lui réclament des selfies, des autographes. Tous lui disent qu'ils le trouvent si marrant à la télé.
Mais pour lui, ce n'est pas le même homme, froid, distant et absent la plupart du temps.
Tout a changé lorsque sa mère est partie il y a 5 ans.
Ils vivaient alors dans un autre pays dont l'enfant peine à se souvenir.
Un matin, son père est entré dans sa chambre et lui a dit sans le regarder, ta mère est morte. Puis il a tourné les talons, sans un mot pour l'enfant qui ignore encore ce que la mort signifie.
Quelques heures plus tard, ils ont quitté précipitamment la maison et n'y sont plus jamais revenus.
Il se sent triste parfois et n'a personne pour le consoler.
Sa gouvernante est gentille bien sûr mais ce n'est pas pareil. Il préférait la précédente.
Celle-là est avec eux depuis 6 mois. Il ne sait pas pourquoi son père les remplace régulièrement. Il aimerait tant pouvoir encore se blottir dans les bras de sa maman.
Il doit se montrer fort et être courageux, comme elle, même s'il ne se rappelle plus très bien son visage.
Il croit encore parfois sentir son parfum. Un jour, il a demandé à son père s'il pouvait avoir une photo et un flacon de cette précieuse fragrance. Mais ça l'a mis dans une colère noire, une de ses fameuses, alors depuis, il n'a plus jamais posé de questions.
L'enfant aperçoit une lueur entre deux frigos dans la cuisine du restaurant, la porte s'entrouvre légèrement et la silhouette d'un policier se dessine dans l'encadrement.
Voilà, il suffisait d'attendre sagement. L'homme lui fait signe de le suivre et sans se méfier, il obéit.
Mais soudain tout change. L'homme le saisit brutalement, plaque sa main sur sa bouche et le jette sans ménagement à l'arrière d'un vieux 4x4.
L'enfant ne comprend pas, il est terrorisé mais il sait d'instinct qu'il ne doit pas crier.
Un réflexe, ancré dans les profondeurs de son cerveau reptilien lui dit de ne pas bouger.
Il halète sous les tissus qui le recouvrent, il crève de chaud et de peur.
Le véhicule roule à vive allure sur un chemin caillouteux pendant plusieurs heures lui semble-t-il. Il perd la notion du temps, somnole un peu. Soudain le véhicule ralentit, il croit entendre des moteurs de camions. Une odeur âcre arrive jusqu'à lui, il suffoque.
Une main se glisse sous la couverture, il est persuadé qu'il va mourir, maintenant.
Il sent un liquide chaud entre les jambes de son pantalon, il pleure doucement de honte.

L'homme lui tend une bouteille d'eau fraiche et lui dit de la fermer en le regardant durement. La radio grésille et envoie un air à la mode.
Pourquoi lui ?
Déjà, la voiture reprend sa route. Cette fois, l'enfant peine à rester immobile.
Les soubresauts sont violents, il est brinquebalé sur la banquette arrière, s'agrippant comme il peut dans la pénombre. Son petit corps heurte les portières, d'un bord à l'autre. Il a mal partout et sent un mince filet de sang couler de sa lèvre supérieure.
Il entend le moteur s'arrêter et il retient son souffle. Cette fois, sa dernière heure est sans doute arrivée.
Il pense à sa maman qui l'attend quelque part dans l'univers et il parvient à sourire à travers ses petites larmes.
Mais l'homme l'extirpe du véhicule. Il n'est plus seul, un complice se tient à ses côtés, effrayant. Entièrement dissimulé sous des vêtements traditionnels, son regard cruel brille dans la nuit. Il prend le volant d'une nouvelle voiture et l'enfant se retrouve une nouvelle fois à l'arrière, sur le plancher cette fois, recouvert d'une couverture rêche qui sent le mouton.
L'homme s'installe côté passager et un silence de plomb s'abat dans l'habitacle.
Le temps semble ne plus s'écouler, l'enfant lutte contre le sommeil qui finit par avoir raison de lui. Il sombre pour quelques heures.
Quand il ouvre un œil, le véhicule est arrêté, il entend la portière claquer.
Une mince clarté perce à travers sa cachette. Une nouvelle journée semble commencer.
Soudain, la couverture se soulève à nouveau, il est terrorisé.
Pourquoi lui ?
Se peut-il que l'homme le confonde avec quelqu'un d'autre ? Il ouvre la bouche mais la referme aussitôt. Le regard menaçant le dissuade de parler. L'homme lui tend quelques fruits et du thé froid en lui intimant une nouvelle fois de la fermer et de rester caché.
Ça ne finira donc jamais.
Le véhicule reprend sa route. L'enfant entend des voix échanger en arabe et dans une autre langue qu'il ne reconnait pas. La peur lui colle à la peau, il a chaud, terriblement chaud.
Soudain tout s'arrête, l'homme lui ordonne de descendre, d'enfiler un vêtement féminin et de placer un foulard sur sa tête.
Il tremble de fièvre à présent et se met à rire nerveusement.
Tais-toi et fais ce que je dis ou tu mourras !
L'enfant s'exécute et l'homme lui prend fermement la main.
Il peut le détailler à présent. Il porte un chèche qui masque son visage mais ses yeux sont lumineux, d'un vert émeraude profond. Il croit même y voir passer un peu de douceur. Il délire, c'est la fièvre.
L'homme l'entraine sur un chemin de terre, il marche rapidement, sans se soucier de la fatigue de l'enfant et de ses petites jambes qui ne le portent plus.
L'enfant cligne des yeux, aveuglé par le soleil de midi.
Il n'a quasiment pas vu le jour depuis 24h, quasiment pas mangé et pas bu.
Il secoue la tête comme dans un mauvais rêve.

Pourquoi a-t-il fallu que je m'éloigne de la table, se dit-il ?
C'était stupide ! Je suis maintenant à la merci de cet inconnu au regard métallique.
Il laisse à nouveau échapper un petit rire nerveux. Il ne donne pas cher de sa tête quand son père et ses hommes de main le trouveront.
Tant mieux qu'il aille mourir en enfer, maudit soit-il !
L'inconnu justement, voilà qu'il lui tire violemment le bras et le rappelle à la réalité.
Marche plus vite et pas un mot si on croise du monde.
Il a envie de lui répondre d'aller se faire foutre, qu'il ne fera pas un pas de plus, que son petit corps ne lui répond plus, qu'il préfère mourir tout de suite.
Mais la peur est plus grande encore et il se met à trottiner sur cette petite route de campagne en suivant avec difficultés les grandes enjambées de l'homme.
Soudain, il le sent.
C'est le même parfum, il en est sûr !
Sa mère est morte depuis longtemps mais il n'a jamais pu oublier cette odeur.
Soudain, il le voit.
Droit devant, à quelques centaines de mètres, se dresse un immense figuier.
Les images se mêlent dans sa tête lourde, il est si fatigué.
Il trébuche et dans un geste inattendu, l'homme le rattrape et le porte.
Une bergerie se dessine au loin. Une femme surgit sur le perron de l'édifice et son cri déchirant transperce l'air lourd de cette journée d'été. Elle se met à courir, frénétiquement, trébuchant pieds nus dans la terre sèche.
Elle se précipite vers l'enfant qui la fixe les yeux écarquillés.
Mon fils, murmure-t-elle à travers ses larmes de joie et elle le serre avec douceur contre son cœur.
Que Dieu te bénisse Gilles, tu me rends à la vie.
L'enfant lui adresse timidement un sourire, plus rien ne le menace désormais.
A l'ombre du figuier centenaire, s'élève une tendre mélodie berbère.